

Alilou

L'homme et sa circonstance

Guerre d'Algérie et Bleuïte



Kader Benamara

Essai

nap edition les.arten

À Tassadit qui a tant souffert et tant espéré.

*« Il n'y a pas de héros,
il n'y a que des hommes. »*

Léon Tolstoï « Guerre et Paix »

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.de> abrufbar.

Alle Rechte, insbesondere das Recht der Vervielfältigung und Verbreitung sowie der Übersetzung, vorbehalten. Kein Teil des Werkes darf in irgendeiner Form (durch Fotokopie, Mikrofilm oder ein anderes Verfahren) ohne schriftliche Genehmigung des Verlages oder des Autors reproduziert oder unter Verwendung elektronischer Systeme gespeichert, verarbeitet, vervielfältigt oder verbreitet werden.

© 2021 by Kader Benamara, Wien
www.newacademicpress.at

ISBN: 978-3-99036-024-8

Cover und Satz: etage.cc, Wien
Druck: Prime Rate, Budapest

Table des matières

Avant-propos	7
Prologue	11
Chapitre I	13
Les révolutions ingrates	17
L'histoire revisitée	27
Le passé lointain et riche de l'Algérie	28
Les Capsiens, ancêtres des Berbères	32
Chapitre II	35
Alger	37
La Casbah	43
Chapitre III	49
L'insurrection	49
Le gouvernement français dans les années 50	56
La 10 e Division parachutiste ou 10 e DP	61
L'offensive urbaine à Alger	71
Chapitre IV	75
<i>Tout l'art de la guerre est basé sur la duperie - Sun Tzu.</i>	75
La Bleuïte	76
Le capitaine Paul-Alain Léger	81
Chapitre V	83
Les protagonistes de la bleuïte	83
L'objectif de Léger	93
L'Algérie, victime d'une duperie dès le début de la conquête française	102
La duperie dans le camp adverse	104
Chapitre VI	107
Dénonciations de l'usage de la torture	107
La torture comme arme de guerre	115
Et après la torture ?	118
Chapitre VII	129
Qui se souvient d'Alilou ?	129
Épilogue	151
L'Algérie indépendante ?	151
Postface	161

Avant-propos

Herôs en grec signifie demi-dieu. Mais Heros en latin veut dire homme ou femme de grande valeur. Un héros est celui ou celle qui, de l'avis des autres, a réalisé des hauts faits ; celui ou celle qui a des capacités ou des qualités personnelles, et est considéré(e) comme un modèle ou un idéal. Selon les cultures, un héros est un personnage légendaire, un surhomme ou simplement une personne courageuse, faisant preuve d'abnégation et de dévouement. C'est quelqu'un qui transcende la règle commune, c'est un être exceptionnel qui entreprend ce que nous ne pouvons pas faire parce que nous avons peur, parce que nous ne sommes pas forts, ou pour toutes sortes d'autres raisons. D'où l'admiration et l'estime que nous vouons au héros. Plus sobrement, un héros est quelqu'un qui dans certaines situations, fait preuve de bravoure et de mérite.

Tout petit déjà, j'avais des héros qui m'ont enchanté. J'en avais besoin car comme moi ils traversaient les mêmes épreuves, faisant face avec vaillance à la malveillance des êtres et à l'injustice de la société. Leur histoire me disait qu'il était possible de s'élever au-dessus de la banalité des jours. Ils nous indiquaient le chemin à suivre et l'attitude à adopter.

On est en droit ici de se poser la question : pourquoi écrire encore sur le héros et son contraire le couard ? Le sujet peut sembler vaste et grandiloquent. Pour l'écrivain Joseph Conrad, « Entre le héros et le lâche, il n'y a guère plus que l'épaisseur d'une feuille de papier. » Pour l'existentialiste

sartrien, il y a toujours une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche, et pour le héros de cesser d'être un héros. Ce qui compte, c'est l'engagement total.

Oui, comment reconnaître le héros et le distinguer du couard ou du lâche. Pour la plupart des gens, il n'y a aucun doute, le héros est touché par la grâce alors que le lâche est quelqu'un de malhonnête et méprisable. Mais, à vrai dire, il n'y a pas de ligne claire entre ces deux natures, l'une est supposée représenter le bien et l'autre le mal. La ligne est floue et une personne peut naviguer d'un versant à l'autre. Le monde est rempli d'anges et de diables, de bonté et de méchanceté, et ces aspects sombres et légers de la nature humaine sont notre yin et yang.

Tout homme et toute femme raisonnable est mauvais(e) en puissance et en même temps un gentil citoyen potentiel. Ce qu'une personne fait et ce que nous pensons de ses actes dépend de son caractère et de ses circonstances. Elle a ses faiblesses et ses failles, mais elle exhibe également des dimensions humaines louables.

Toute société humaine exige des héros, des modèles, des êtres exemplaires à imiter. Ils deviennent des symboles repris par des générations afin d'exalter la grandeur de l'homme et de la nation. Ils se justifient dans l'aspiration de la société à leur égard, ainsi ont-ils toujours un rapport au pouvoir.

Les héros ou les mythes ou légendes qu'ils inspirent sont inhérents à toutes les civilisations ; ils en sont au cœur même. Ils sont une construction imaginaire qui se veut explicative et ils font l'objet de transformations en fonction de l'époque qui les produit. Au travers d'un mythe, un peuple interprète le monde afin de le rendre plus significatif et plus ferme. Il prend conscience de lui-même, crée ses modèles et se célèbre à travers eux. Et l'Algérie n'est pas une exception ; ce pays non plus n'a pas échappé à cette appétence. Ici aussi les mythes participent à la construction d'une identité nationale et au renforcement des valeurs véhiculées par le pouvoir.

Confrontés à cette tâche qui s'impose à nous, comment l'aborder et comment raconter une épopée en termes authentiques ? Il est certainement crucial d'éviter de céder au réflexe ambiant qui souvent supplante la réflexion. Le rôle et le devoir d'un historien, ou même de tout intellectuel dans une société, est de maintenir la flamme du doute quand se présente à lui un récit qu'on essaie de faire prévaloir sans aucun examen critique. En effet, la vérité historique est plus compliquée et ambivalente que celle qui est souvent psalmodiée avec une subjectivité débridée et toute auréolée de bons sentiments.

En d'autres termes, la tâche de l'historien ou de l'intellectuel est de dire, sans faux-fuyant, ce qui s'est passé réellement à un moment donné. L'Histoire est une discipline qui peut nous aider dans notre compréhension du présent. Elle nous permet d'en savoir davantage et d'expliquer comment une société s'est développée et ce faisant pourquoi elle a suivi un chemin plutôt qu'un autre. L'Histoire nous permet de percevoir la complexité de la société dans laquelle nous vivons. Elle nous fournit des informations qui nous aideront à faire face aux problèmes qui se posent à nous au présent et s'imposeront à nous dans l'avenir. Elle nous permet d'entrevoir les perspectives qui s'offrent à nous.

On peut penser que 57 ans après la fin de la guerre d'Algérie, le moment est peut-être venu de combler ici et là, et modestement parfois, quelques lacunes dans le récit de cette tragédie et de le faire sereinement et sans conflits inutiles. Après tout quel est le but ? C'est bien celui de procéder à une narration du passé, de manière systématique et rigoureuse, un travail qui exige beaucoup de patience et de soin.

Il y a bien longtemps déjà, Cicéron proclamait dans son ouvrage *De Oratore* (II, 62) l'obligation pour l'historien de ne rien dire de faux, d'oser dire tout ce qui est vrai, d'éviter tout soupçon de partialité, de faveur ou de haine, et d'observer l'ordre des événements et en mentionner les dates.

Le principe théorisé par Cicéron est le suivant : l'historien doit bâtir une leçon morale, selon le critère du *dignum memoria* ou de ce qui mérite d'être rappelé. Ce critère est double, car il envisage la véracité du fait rapporté mais aussi sa portée morale et intellectuelle ; morale parce qu'il doit présenter une valeur pédagogique et, intellectuelle parce qu'il doit contribuer à une meilleure compréhension des causes.

L'objectif est donc de rapporter un événement qui s'est passé dans un temps révolu, en se basant sur des sources fiables plutôt que celles guidées par la spéculation ou l'idéologie ou un parti pris quelconque. « L'enquête », ainsi que les anciens Grecs désignaient l'Histoire, se chargera de retrouver les faits du passé pour eux-mêmes, de façon à mieux les comprendre et, ultimement, à mieux expliquer le présent.

Prologue

Parfois, il suffit de presque rien, d'une visite au pays natal, une rencontre fortuite, inattendue, au coin d'une rue, pour que plus d'un demi-siècle après, le passé fasse irruption dans notre vie, nous qui pensions l'avoir effacé de notre mémoire. C'est un passé qui ne passe pas après tout, il nous prend en otage ; il nous rattrape, malgré nous et on ne s'en débarrasse jamais à vrai dire. Il est maintenant une forme de présent. Des souvenirs qu'on croyait délébiles remontent à la surface. On pensait que tout cela s'était perdu dans le tréfonds de notre mémoire, que tout cela avait sombré dans l'oubli, mais non, les fantômes du passé se réveillent et se rappellent à nous. On réalise finalement que la tragédie de la guerre d'Algérie, qui nous a marqué si profondément, est encore vivante.

La circonstance est l'ensemble des faits qui accompagnent un évènement. Elle désigne tout ce qui est autour de soi : du latin *circum* et *stantia*. Elle comprend tant le monde matériel qui nous entoure que les valeurs historiques, culturelles et sociales. Le philosophe espagnol José Ortega y Gasset (1883-1955) affirmait dans une formule aphoristique : « Je suis moi et ma circonstance, et si je ne la sauve pas, je ne me sauve pas moi-même.

Le personnage dont le portrait est dressé dans ce livre appartenait à un monde donné dans lequel il était installé, il relevait d'une circonstance. Essentiellement, sa vie a été influencée par le milieu dans lequel il est venu au monde, dépendant de son environnement sensoriel et humain. Elle a été marquée par son entourage, c'est-à-dire ses parents, ses

amis et ses concitoyens. Elle a été également infléchie par ceux d'en face, les autres, ceux qui ont cherché à l'exclure, à le rejeter sinon à l'ignorer. Une véritable dialectique que cette liaison entre lui et autrui, entre lui et le monde. Sa formation a débuté très tôt, dès la première enfance, consciemment ou pas. Il a dû se frayer son chemin semé d'embûches et a pris conscience de son identité petit à petit. Il a été façonné, modelé par les siens qui lui ont inculqué les croyances familiales, sa langue maternelle bien sûr, ainsi que des préjugés et des sentiments d'adhésion ou de non adhésion à un groupe. Il a été soumis aux frayeurs, aux déceptions et aux rancœurs et très tôt, à l'école et dans la rue, il a souffert les premières écorchures. Les contours de son soi ont été ainsi tracés et ont formé ses attitudes, ses convictions, ses appréhensions et ses prétentions.

Le récit qui va être fait ici est le résultat de retrouvailles avec la terre natale, après tant d'années d'absence. De quoi s'agit-il ? Ne nous hâtons pas ; nous le découvrirons bientôt. Avant d'entamer notre narration, il nous faudra d'abord situer le lieu où s'est déroulée l'histoire qui nous intéresse mais surtout décrire le contexte où elle s'est passée. Ce sera l'avant de l'histoire.

Chapitre I

Il y a eu des dénis, des non-dits, des oublis, des préjugés, des contre-vérités, des inégalités de traitement et un quasi-monopole de l'histoire de la guerre d'Algérie. On persiste à effacer le vrai passé et on veut imposer une histoire préfabriquée pour faire oublier qu'il n'y a pas d'avenir à offrir ni de présent à proposer. Le poète français Paul Valéry avait tort quand il maintenait que l'Histoire : « justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne absolument rien car elle contient et donne des exemples de tout. Elle est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré ». Pour parler pertinemment, et tout au contraire, l'Histoire ne cherche nullement à justifier quoi que ce soit. Elle établit des faits, bons ou mauvais. Et c'est précisément en donnant des exemples de tout que chacun pourra se faire sa propre opinion pour comprendre son présent et bâtir son propre avenir. D'où l'importance de coller aux faits et de fuir les « récits » des témoins, des tout-venants de la dernière heure qui surgissent de nulle part pour nous offrir un menu à tout va, bien conforme au *Zeitgeist*, l'air du temps ou l'esprit de l'époque. Il faut attribuer la responsabilité d'un acte à celui dont on sait qu'il l'a commis ou en d'autres termes et tout simplement il faut rendre à César ce qui est à César.

Cette guerre qui a été exceptionnellement longue, de 1954 à 1962 (près de huit ans), a laissé des traces cruelles, douloureuses, des mémoires meurtries et a causé non seulement des grandes pertes en vies humaines mais aussi des souffrances psychiques et de lourds dégâts économiques et

sociaux. Elle doit être examinée sans complaisance et l'on se doit d'étudier sans obligeance les réalités des habitants de cette contrée qu'est l'Algérie. D'aucuns ont voulu trouver dans son histoire une légitimité à leurs convictions. Et ici, il faut rappeler que le rôle de l'historien, c'est aussi de trier et d'examiner leurs évocations et de séparer le bon grain de l'ivraie, mais surtout d'éplucher les conditions réelles qui furent celles de ce conflit. Il n'était pas propre à coup sûr et les excès n'ont pas été l'apanage d'un seul camp. Ils ont été observés chez les deux adversaires et aussi au sein même d'une même communauté, entre factions et groupes aux vues divergentes. Les Algériens se sont entretués : des milliers d'entre eux sont tombés en Algérie mais aussi en France. La cause ? Principalement la rivalité qui a opposé le Mouvement national algérien (MNA) et le Front de libération nationale (FLN). Cet affrontement meurtrier fut une véritable tragédie. Selon le journal *Le Monde* du 20 mars 1962, il y eut dans les milieux de l'émigration en France près de 12 000 agressions, 4 000 morts et 9 000 blessés. En Algérie même, on dénombra plus de 16 000 agressions contre des personnes civiles et 6 352 morts parmi les musulmans et 1 035 chez les Européens.

À bien moindre échelle, quelques communistes sont morts dans un affrontement entre le Parti communiste algérien (PCA) et le FLN qui ne tolérait aucune concurrence. Si des communistes voulaient se joindre au FLN, il fallait qu'ils le fassent à titre individuel. Il ne faut pas oublier les dizaines de milliers de supplétifs indigènes de l'armée française qui se battent contre l'Armée de libération nationale (ALN). D'autres malheurs s'ajouteront à la guerre, provoqués par un affrontement entre frères d'armes pour la prise du pouvoir après la proclamation de l'indépendance, en juillet 1962. Elle se soldera par des centaines de morts.

Les images d'Épinal qui ont été présentées avec force au peuple ne sont malheureusement que ça, des représentations

simplifiées, sans fondement dans la réalité complexe de la tragédie qui a marqué l'Algérie. Elles reflètent une vision sentencieuse, conventionnelle et trompeuse, qui ne montre que le bon côté des choses.

On peut comprendre l'attitude des Algériens face à leur histoire, au vu des dures épreuves que leur pays a traversées : près de 300 000 sont morts ou autour de 4 pourcent de la population indigène, deux millions d'assignés à résidence dans des villages et des camps de regroupement, et des dizaines de milliers de suspects brutalisés, torturés et très souvent assassinés. Ces faits ont évidemment marqué durablement les mémoires et ont façonné les représentations ultérieures.

Le 19 mars 1962, bien que le cessez-le-feu ait été déclaré, suite aux accords d'Évian signés un jour auparavant, le 18 mars, une violence inouïe, crépusculaire, s'abattit sur le pays. L'Organisation armée secrète (OAS), une formation politico-militaire clandestine, créée le 11 février 1961 pour la défense de la présence française en Algérie par tous les moyens, y compris le terrorisme à grande échelle, entre en action. Les attentats de l'OAS s'élèveront à plusieurs centaines par mois auxquels répondront ceux du FLN. Ils augmenteront encore en intensité après le cessez-le-feu. Ayant échoué à empêcher le départ des Européens d'Algérie, l'OAS se lance dans une entreprise de destruction qui ira crescendo; elle pratiquera la politique de la terre brûlée. Attentat au port d'Alger qui cause plus de 60 morts et près de 300 blessés ; tirs au mortier sur la casbah d'Alger ; menaces de déverser des citernes d'essence sur la Casbah, de dynamiter les égouts d'Alger, et de faire sauter les puits de pétrole de Hassi Messaoud ; bombardement au mortier d'un quartier musulman à Oran, provoquant une quarantaine de morts ; attaque d'une patrouille de gendarmes mobiles par des commandos Z à la sortie du tunnel des facultés, à Alger, occasionnant 18 victimes ; camion d'appelés du contingent attaqué à Bab El Oued; affrontements avec l'armée

française dans ce même faubourg qui occasionnent 20 morts et 60 blessés parmi les insurgés, et 15 morts et 77 blessés parmi les troupes françaises.

Du côté algérien, la violence n'a rien à envier et elle est aussi à l'ordre du jour. Elle répondra à celle de l'OAS mais aussi reflètera le désir de vengeance à l'égard de ceux qui s'opposaient à l'indépendance : une harka de 16 hommes est attaquée et ses membres sont torturés et massacrés en public à St Denis du Sig, dans l'Oranais ; enlèvements d'Européens dont le nombre grimpera au cours des mois qui suivront le cessez-le-feu ; mitraillage de cafés, occasionnant 17 morts ; découverte de deux charniers de cadavres d'Européens à Hussein Dey et à la Bouzaréah ; le 5 juillet 1962, un massacre a lieu à Oran et plusieurs centaines de Français d'Algérie trouveront la mort. Dans l'ensemble du pays, environ 3 000 Français seront signalés disparus et des tueries feront des dizaines de milliers de morts parmi les harkis.

La liste macabre des attentats est malheureusement très longue et il n'est nullement l'intention de l'auteur de les énumérer ici. Il suffisait d'en donner quelques exemples pour illustrer la situation désastreuse qui existe en cette année 1962. Tous pensaient que cette année allait déboucher sur la paix. Au contraire, il semble que le rêve se soit transformé en cauchemar et les illusions se sont évanouies. Un monde va disparaître et le nouveau est menaçant et montre ses griffes.

Pourquoi cette violence s'est-elle déchaînée sur la terre algérienne et ce depuis des siècles, car elle a une longue histoire, une très longue histoire ? Une histoire qui continuera bien au-delà de 1962, quand l'Armée nationale populaire s'opposera à divers groupes islamistes à partir de 1991. Le pays expérimentera en cette période un autre traumatisme après celui de la guerre de libération. La décennie noire, ou les années 90, a connu les viols, les décapitations, les opérations suicides qui ont été le lot quasi quotidien de la société

algérienne. Le conflit coûtera la vie à des dizaines de milliers de personnes sans compter les répercussions psychiques de la violence qui a été donnée, vécue et ressentie.

Est-ce une malédiction propre à ce pays ? Si on aborde la question de savoir si l'Algérie est un cas unique ou si notre pays est semblable à beaucoup d'autres pays, on pourrait dire que la violence, regrettamment, a une vocation universelle. Comme le vol et l'injustice, elle règne partout. Au Brésil, par exemple, le nombre d'homicides s'est élevé à 278 839 entre 2011 et 2015. Ce chiffre est supérieur au nombre de morts, 256 124, que la guerre a provoqué sur la même période en Syrie.

La violence est souvent considérée comme un aspect inéluctable de la condition humaine. Chaque année, elle cause plus de 1,5 million de morts dans le monde. Elle figure parmi les principales causes de décès des 15 à 44 ans sur la planète ; elle est responsable d'environ 14 pourcent des décès chez les hommes et de 7 pourcent des décès chez les femmes.

On pourrait disserter longtemps sur les véritables causes de la violence. Est-ce l'absence d'une conscience morale ? Pour chaque camp, l'autre n'existe pas, seule sa propre image l'intéresse et c'est pour cela que chacun tue car il existe seulement à travers ses gestes. Il ne voit plus ses actes ni leurs conséquences ; il ne voit pas l'injustice et pour lui, tout ce qui arrive est normal et logique. Il ne s'afflige pas et proclame que l'homme a été, est, et sera toujours violent. Il pense même que la violence permet de faire progresser les choses.

Les révolutions ingrates

Il existe plusieurs manières de connaître le passé. Il ne suffit pas seulement d'apporter des éléments factuels mais également de faire parler ces faits, de poser des questions au

temps qui a précédé, de pratiquer une anamnèse qui nous permettra de faire un diagnostic assez précis, et d'interroger les faits pour en tirer un enseignement qui soit intelligible. Se pose ici le problème de la neutralité de l'historien. « Un historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays » disait Fénelon. Mais sa responsabilité est de produire un sens et de créer du lien ; sa neutralité ne signifie pas l'absence de jugement. Il n'est pas obligé de s'abstenir de juger et de condamner mais pour cela il doit faire une mise à jour à charge et à décharge au vu de la production d'un jugement. Il doit être vigilant vis-à-vis de l'histoire officielle tout en refusant lui-même d'être parole d'oracle.

Soulignons encore une fois que le traitement des faits par l'historien se doit d'être objectif et surtout d'éviter les agitations passionnelles et partisans.

Prenons un exemple, peut-être anodin aux yeux de certains, mais si significatif : on continue en Algérie à maintenir qu'Abane Ramdane est mort en 1958. Une plaque de rue nominative à Alger indique qu'il avait disparu cette année. Ceci perpétue en catimini la version (qui s'est avérée fausse depuis assez longtemps) qu'il a été tué cette année-là par les troupes françaises lors d'un accrochage. La notice nécrologique s'est avérée être un compte-rendu mensonger et cynique qui a été publié dans le journal *El Moudjahid* du 24 mai 1958. Abane en fait a bien été assassiné par ses frères de combat le 27 décembre 1957 à Tétouan, au Maroc, et aucune personne judicieuse ne conteste aujourd'hui cette version des faits.

Les révolutions sont toujours ingrates envers leurs héros, envers ceux qui les ont initiées ou ont tenté de les réaliser. Ensuite, elles sont négligentes envers leurs martyrs qui seront vite oubliés. On remercie sentencieusement ces derniers et on s'arrange subrepticement pour qu'ils disparaissent car ils risquent d'être dérangeants. Leurs rêves, leurs aspirations, la cause pour laquelle ils ont acceptés de se sacrifier, c'est-à-dire

leur lutte contre les souffrances, les inégalités, les injustices, bah ! tout cela ce sont de bons sentiments. Maintenant, on passe aux choses sérieuses. Leurs idéaux et ce qu'ils évoquent, cela fait désordre et ce n'est pas bon pour les affaires. Il faut les remiser au grenier, sinon entreprendre leur démolition, et n'y faire appel que lorsqu'on en aura vraiment besoin, pour rendormir le bon peuple. Et là, ils serviront de tremplin à ceux qui n'ont songé qu'à faire fortune, matériellement et politiquement, bien que les deux objectifs aillent souvent de pair et se soutiennent comme le pendu et sa corde. Les successeurs en sont venus à négliger les principes qui ont animé les jeunes révolutionnaires lorsqu'ils proclamaient que leur combat allait accoucher d'une autre société, lorsqu'ils conviaient leurs compatriotes, inéduquées et inorganisées, à les rejoindre. La moyenne d'âge de ces jeunes gens était de 30 ans en 1954. Les remplaçants ont édulcoré leurs programmes, tout à leurs ambitions malsaines, ne prenant souci que de leurs intérêts, et n'envisageant le monde nouveau que du point de vue étriqué, étroitement mesquin, des combinaisons. Leur chemin est dorénavant celui des compromis et des reniements. L'air pur s'est raréfié, le souffle révolutionnaire puissant s'est éteint. Place à la médiocrité !

Les révolutions n'ont pas su honorer ces hommes et ces femmes et les exemples abondent qui le confirment. Il faut avoir vu au musée du Prado, à Madrid, le tableau de Francisco de Goya, « Saturne dévorant son enfant », pour ressentir la frayeur et l'horrible fascination de cette image et son symbolisme. Elle représente un épisode de la mythologie grecque et romaine. Une histoire obscure que le peintre espagnol a su génialement rendre en utilisant des couleurs sombres, du rouge, du noir et de l'ocre. La révolution, tout comme Saturne, l'ancienne divinité, dévore ses enfants. Devant le tableau de Goya, tout comme devant l'assassinat d'hommes pendant la guerre de libération, on ne peut qu'exprimer de la révolusion,

de l'incompréhension face à l'horreur commise. Dans l'histoire d'Abane, les assassins ont tenté de justifier leur acte, leur pulsion dévastatrice, par sa nécessité. Mettant en avant, pour étayer leur thèse, des explications pseudo-historiques qui ne tenaient pas la route ; ils pensaient ainsi s'exonérer de leur forfait.

Un ex-président algérien, le premier après l'indépendance, avait ainsi indiqué que c'était là « un acte d'assainissement ». Il avait affiché son soutien à la décision de procéder à l'assassinat, dans une lettre datée du 26 avril 1958, adressée aux trois hommes qui allaient être complices du crime, les trois B : Abdelhafid Boussouf, Lakhdar Ben Tobbal et Krim Belkacem. Il poursuivait dans cette même lettre que : « Il est de notre devoir à tous, si nous tenons à sauver la Révolution et l'Algérie de demain, de nous montrer intraitables sur ce chapitre de l'épuration. »

Nous savons que la politique exige que l'on soit un adepte de l'art du mensonge. Mais la politique ne serait-elle pas possible sans le mensonge ? Sans flagornerie, sans aménagement avec la vérité ? L'interrogation a interpellé toute la pensée politique à travers les temps. De Platon, Aristote et les sophistes jusqu'à Machiavel et Hannah Arendt en passant par Jean-Jacques Rousseau, Karl Marx et Emmanuel Kant. Les premiers respectaient l'unicité de la vérité ; pour les seconds, le peuple ne demande le mensonge politique que parce qu'il est ignare et il faut donc l'éduquer dans l'amour de la vérité. Et pour Arendt, il est absurde de prétendre que la vérité doit prévaloir en toutes choses.

Le mensonge politique, le recours massif au mensonge pour gouverner, est un problème quasi obsessionnel. Selon la conception la plus répandue, la politique ne peut être morale. Elle doit nécessairement reposer sur la tromperie. À nos yeux, à peine sortis de l'adolescence, nous voyions-là deux principes contradictoires. Est-il vraiment impossible de



Défilé de travailleurs algériens à Paris, le 14 juillet 1953.

gouverner les hommes sans les tromper ? C'est ce que semble insinuer une maxime attribuée au roi de France, Louis XI : « Qui ne sait dissimuler ne sait régner » ; ou encore un célèbre verset de l'Évangile : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes (Matthieu, 10, 16). » Nous pouvons aussi nous référer à Machiavel, pour qui les deux vertus sont simultanément nécessaires au prince pour conserver le pouvoir et l'État. Le Florentin connaissait cependant parfaitement la différence qui existe entre devoir moral et choix politique et il reconnaissait l'existence d'un conflit irrémédiable parmi les valeurs de l'éthique et ceux de la politique.

Mais pour nous, jeunes à l'époque, le mensonge était, en toute situation, une faute grave, un acte à proscrire. Nous étions très pétris de sens de justice ou d'injustice, d'humanité



Les manifestations du 17 octobre 1961.

ou de cruauté, de gloire ou de honte, et le point essentiel qui l'emportait sur tous les autres, c'était de clamer la vérité partout afin d'assurer le salut et la liberté.

Dans un discours, juste après son accession au pouvoir, le président Ben Bella avait prononcé des mots qui étaient révélateurs de son attitude envers la vérité. S'aventurant à faire un jeu de mots malheureux, il avait affirmé que la vocation de Krim Belkacem était toute inscrite dans son prénom, Krim. Toujours prompt à modifier et à actualiser son discours au gré des vicissitudes politiques et des objectifs à atteindre, Ben Bella changeait avec les temps et travestissait ses mensonges.

L'assassinat d'Abane, le geste fratricide, dans lequel Ben Bella lui-même était partie prenante, a été dicté par la volonté de puissance et l'avidité, cette âpreté au gain, ce désir immodéré pour le pouvoir, ce mouvement égoïste qui ramène tout à soi. En éliminant un frère de combat, le geste exprimait la négation de toute humanité.

Qui vraiment connaît Abane ? Tout a été entrepris pour qu'on oublie cet homme dont le rôle a été si important sinon

majeur. Né en 1920 dans une famille de commerçants, bachelier en 1942, il adhère au PPA, le Parti du peuple algérien de Messali Hadj devenu par la suite le MTLD, le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques. Il rejoint ensuite l'Organisation spéciale (OS), le bras armé clandestin du MTLD, d'où sont issus tous les fondateurs du FLN. Abane est arrêté en 1950 et est condamné à cinq ans de prison. À sa libération en 1955, il rejoint Krim Belkacem et Amar Ouamrane, deux hommes à l'avant-garde de l'insurrection. Ils le dépêchent à Alger car ses qualités de leader et d'organisateur ont été notées par eux. Il fera un travail remarquable en moins de deux ans. Avec tous les réseaux qu'il met sur pied, Abane arrive à faire d'Alger la base arrière essentielle de l'ALN. La capitale approvisionne le maquis en hommes, en armes, en argent, en médicaments et en personnel médical. Il lance un journal *El Moudjahid* et prépare la plate-forme politique en vue de la présenter à un congrès qui réunira les chefs de la résistance intérieure, le fameux Congrès de la Soummam.

Un autre exemple de conjuration du silence est celui de la fusillade du 14 juillet 1953 à Paris. Ce jour-là, 8 000 militants indépendantistes algériens, partisans de Messali Hadj, avaient manifesté dans la capitale française, derrière des drapeaux algériens et un grand portrait de leur leader. Ils défilaient pour la paix et l'indépendance de l'Algérie. Ils scandaient « Non au colonialisme ! », « Nous voulons l'indépendance ! ». Les Algériens représentaient plus du tiers de tous les manifestants qui étaient là pour commémorer deux événements, la prise de la Bastille le 14 juillet 1789, symbole de la fin de la monarchie absolue et de l'Ancien Régime, de la société d'ordres et des privilèges, et la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, célébrant la Nation et la Constitution de 1789. Eux aussi voulaient voir l'aube d'un monde nouveau se lever et qui marquerait la fin d'un système colonial qui n'avait que trop duré. Une répression violente s'ensuivit. Il y aura, place de la

Nation, des heurts avec la police qui dégainera ses armes et n'hésitera pas à en faire usage, faisant sept morts, six jeunes ouvriers algériens et un métallurgiste français, syndicaliste de la CGT, la Confédération générale du travail. Leurs noms étaient Mouhoub Illoul, Amar Tadjadit, Larbi Daoui, Tahar Madjine, Abdallah Bacha, Abdelkader Trari et Maurice Lurot.

Le président français à l'époque était Vincent Auriol et le président du Conseil, Joseph Laniel. Dans ce gouvernement, il y avait déjà, un certain François Mitterrand, ministre délégué au Conseil de l'Europe, un homme qui parlait à gauche et qui pensait à droite. La police parisienne procéda ce jour-là, en 1953, à ce que l'on pourrait appeler une répétition de la répression encore plus sanglante, dans la même ville, un peu plus de huit ans plus tard, menée le 17 octobre 1961. Ce drame du 14 juillet 1953 va être effacé des mémoires, en France et en Algérie. Une chape de plomb regrettable sera étendue sur cet épisode tant par les autorités algériennes que par leur contrepartie française. On peut comprendre, sans pour cela la justifier, la dissimulation des faits par la France qui ne s'était pas glorifiée ce jour-là. La France qui s'est toujours accordée la réputation d'être la patrie des droits de l'homme, n'allait pas après tout, semble-t-il, ternir cette renommée usurpée. Il faudra attendre l'année 2017 pour constater une reconnaissance plutôt modeste de cette tragédie. Suite à une initiative du groupe communiste-Front de Gauche au Conseil de Paris, une plaque commémorative a été dévoilée le 6 juillet place de la Nation, dans la capitale française, non loin du lieu où le massacre a été perpétré. Mais pourquoi le déni en Algérie ? On peut en déduire que le FLN, aux prétentions hégémoniques, ne voulait pas qu'on sache que des militants, membres du MTLD, avaient lutté pour la même cause et bien avant 1954, bien avant le FLN. Ce dernier parti avait réussi à éliminer ses compétiteurs, tels que notamment le MNA et s'était imposé de manière violente comme le seul porte-parole des

aspirations du peuple algérien. Mais à vrai dire, le FLN se situait dans la continuité de son prédécesseur, le PPA/MTLD. Comment interpréter ce rejet en termes psychologiques sinon d'y voir une aliénation parentale. L'enfant rejette son père et procédera à une campagne de dénigrement contre ce parent afin de justifier son comportement.

Des voix courageuses et rares, parmi lesquelles celle d'Albert Camus, s'étaient élevées et avaient dénoncé ce qui s'était passé alors à Paris. L'auteur de *L'Homme révolté* avait écrit dans le journal *Le Monde* du 19-20 juillet 1953 que : « Quand on constate encore que la plupart des journaux [...] couvrent du nom de « bagarres » ou d'« incidents » une petite opération qui a coûté sept morts et plus d'une centaine de blessés, quand on voit enfin nos parlementaires, pressés de courir à leurs cures, liquider à la sauvette ces morts encombrants, on est fondé, il me semble, à se demander si la presse, le gouvernement, le Parlement auraient montré tant de désinvolture dans le cas où les manifestants n'auraient pas été nord-africains et si, dans ce même cas, la police aurait tiré avec tant de confiant abandon. Il est bien sûr que non et que les victimes du 14 juillet ont été un peu tuées aussi par un racisme qui n'ose pas dire son nom. » Voilà pour l'écrivain à qui certains « esprits avertis » veulent denier son algérianité, allant jusqu'à l'accuser de s'être opposé à la lutte des Algériens contre le colonialisme français. Il faut rappeler son humanité et sa lucidité face à un conflit qui le déchirait, et la haine que ses prises de position avaient suscitée chez les partisans de l'Algérie française. On peut ne pas être d'accord avec ses vues ou ses positions mais on ne peut lui nier le droit de les exprimer. Il l'a fait avec candeur et honnêteté. Son rêve était de voir l'Algérie comme un pays fédéré, avec deux peuples. Il disait : « Sur cette terre sont réunis un million de Français établis depuis un siècle, des millions de Musulmans, Arabes et Berbères, installés depuis des siècles, plusieurs communautés religieuses, fortes et vivantes. Ces hommes

doivent vivre ensemble, à ce carrefour de routes et de races où l'histoire les a placés. Ils le peuvent, à la seule condition de faire quelques pas les uns au-devant des autres, dans une confrontation libre. » Pour Camus, condamner avec une égale fermeté la torture et le terrorisme, était une nécessité morale absolue. Il avait refusé, avec constance, tout compromis avec ses principes moraux. Il se peut que ses détracteurs soient ignorants de son action persistante pour obtenir auprès des autorités françaises la grâce de condamnés à mort algériens.

Camus éprouvait une crainte compréhensible pour sa communauté et il a « essayé, à cet égard, de définir clairement sa position. » Il réalisa que rien n'était plus possible car : « Dès lors, c'est le combat aveugle où le Français décide d'ignorer l'Arabe, même s'il sait quelque part en lui-même, que sa revendication de dignité est justifiée, et l'Arabe décide d'ignorer le Français, même s'il sait quelque part en lui-même que les Français d'Algérie ont droit aussi à la sécurité à la dignité sur notre terre commune. »

Il a adhéré au PCA, le seul parti où on pouvait voir des Européens et des Indigènes se côtoyer. Le « goût de la justice » l'y conduisit, dira-t-il, ainsi que sa propre expérience d'enfant issu d'une famille pauvre. Il refusait l'humiliation coloniale que subissait la grande masse des Algériens comme l'atteste la série de reportages sur la « Misère en Kabylie », résultat d'une enquête de terrain. Il écrivait : « Si la conquête coloniale pouvait jamais trouver une excuse, c'est dans la mesure où elle aide les peuples conquis à garder leur personnalité. Et si nous avons un devoir en ce pays, il est de permettre à l'une des populations les plus fières et les plus humaines en ce monde de rester fidèle à elle-même et à son destin. »

C'est cette même attitude anticoloniale qui lui vaudra d'être exclu, en octobre 1937, du PCA. Il avait aussi réprouvé le soutien de ce parti à l'interdiction de l'ÉNA, puis à l'emprisonnement de Messali Hadj et des dirigeants du PPA.

L'histoire revisitée

La jeune génération algérienne d'aujourd'hui, et celle qui la précède, qui représentent la majorité écrasante de la population, n'ont connu que le FLN. Tout ce qu'elles ont appris à l'école ou ailleurs leur a inculqué la notion que le FLN a toujours existé et que ce parti est l'Alpha et l'Omega de la résistance algérienne. Ces deux lettres de l'alphabet grec, la première et la 24 e, la dernière, ont symbolisé, chez les chrétiens, l'éternité du Christ comme commencement et fin de tout, le principe et la fin. Ainsi, la notion que le FLN a été la source de tout le mouvement national, qu'il n'y avait pas d'antécédents à son action, s'est installée insidieusement dans l'esprit des gens. Toutes les révoltes, qui ont éclaté dans le pays depuis l'intrusion de la conquête française, et même avant car les invasions ont été nombreuses, ont été passées à la trappe ou du moins rapportées dans des versions incomplètes et parfois funambulesques. L'Algérie, officielle du moins, est friande de ce genre d'interprétation de son histoire. Un historien a qualifié cette attitude de « névrose de l'histoire revisitée. » Selon la doxa longtemps entretenue, ce pays n'a commencé à exister qu'avec la conquête arabe et l'islamisation. L'Algérie n'est entrée dans l'Histoire qu'avec l'avènement de l'Islam en Afrique du Nord. Ainsi, le pays a été réduit, sans pudeur, uniquement à sa dimension arabo-islamique. Aujourd'hui encore, certains « intellectuels idéologues » locaux, persistent à vouloir faire, contre vents et marées, des habitants de l'Algérie des descendants exclusifs d'immigrants originaires de la péninsule arabique.

Faisons une pause un moment pour démystifier cette croyance car c'en est une, puisqu'elle est le fait de croire, c'est-à-dire d'être persuadé ou intimement convaincu qu'elle est vraie, sans se soucier des conséquences. En agissant ainsi, on fait fi du risque de diviser les gens, de les endurcir et de les pousser à se détester réciproquement.